



Lætitia

Ce soir, je n'avais pas envie de sortir. Comme souvent Paris avait revêtu ses habits tristes. Le froid. L'humidité. La grisaille. L'interminable mois de janvier. La nuit permanente. La journée au taff avait été fatigante. Je n'en pouvais plus de sourire toute la journée à ces cons ! Hôtesse d'accueil dans une boîte en assurance-vie... Quel boulot de merde ! Je n'avais qu'une envie, rentrer et rester auprès d'Hugo. Mon petit bonhomme ! À lui, j'aimais sourire ! Pas comme à tous ces abrutis en costard ! Mon fils avait maintenant plus d'un an et il n'allait pas tarder à marcher. Je ne voulais rater cela pour rien au monde...

Max, son père, m'avait pourtant dit que cela me ferait du bien de m'aérer la tête. Que j'en avais besoin. Qu'est-ce que mon homme pouvait voir si facilement en moi ? Avais-je l'air si fatiguée ? Toujours est-il que suivant son conseil, j'acceptai la proposition de Véro d'aller se faire une pièce de théâtre à l'Européen. Ce n'était pas très loin de l'appartement. Et puis cela faisait longtemps que je n'avais pas vu une pièce de Joël Dragutin. Quand j'étais étudiante, il était un de mes auteurs préférés. Alors pourquoi pas ? À la demande de Véro, je récupérai les places, je préparai le repas de mes hommes afin que Max n'eut plus qu'à le faire réchauffer. Dès qu'il rentra, je l'embrassai puis je filai direction Place de Clichy.

Arrivée au théâtre : la douche froide. Un texto de Véro : « Désolée ma fille mais un empêchement, je suis obligée de te lâcher. Rien de grave. Bonne pièce. »

Véro... Une nouvelle fois, elle me plantait. Passée la surprise, j'hésitai à laisser tomber et à rentrer à la maison. Mais c'était Joël Dragutin. Cela faisait longtemps. Et puis j'étais devant. Alors j'y allai. Sans enthousiasme.

La pièce était pas mal. Elle s'appelait *Tant d'espace entre nos baisers*. Dans un monde où l'individualisme hédoniste avait pris toute la place, les personnages poursuivaient leur quête d'un bonheur essentiellement matériel, associé au confort. Les modèles de la consommation avaient envahi la sphère la plus intime. Et l'amour ne ressemblait bien moins à une grande passion qu'à une petite entreprise.

Je m'abandonnai au plaisir du spectacle et pendant une heure et demie, j'oubliai mes tracas. Une fois finie, je m'apprêtais à ne pas traîner. Je repensai à Véro. La garce ! Je descendis une volée de marches et allais prendre la direction du métro lorsque j'entendis une voix derrière moi :

Lætitia ?

Sans que je le veuille vraiment, mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Il est étonnant de constater qu'après tant d'années nous sommes capables de reconnaître une voix que nous avons bien connue. Je me retournai.

Kamel...

Il était là devant moi. Emmitouflé dans sa gabardine. Il me souriait timidement. Cela faisait combien de temps que je ne l'avais pas vu... dix... onze ans ? Je n'avais pas encore ouvert la bouche qu'il bredouilla une question idiote. Du genre « bah qu'est-ce que tu fais là ? » et je lui répondis quelque chose de pas tellement mieux. Que j'étais venue voir la pièce. Nous échangeâmes une ou deux banalités. Puis j'entendis une voix un peu plus loin qui criait son nom. Kamel me regarda et me demanda de patienter un instant. Il partit vers un petit groupe de personnes. Instinctivement, je les dévisageai. Peut-être y-avait-il sa copine ? Quelle tête pouvait-elle bien avoir ? Je ne la repérai pas...

Kamel discuta à peine trente secondes et revint vers moi.

« Quelques amis avec qui je suis venu. Ils repartiront sans moi... »

J'hochai la tête sans trop savoir quoi dire. Il y eut un moment de gêne, Kamel regarda ses chaussures. Puis il redressa la tête et me dit :

« Ca te dirait d'aller prendre un verre ? »

Sans vraiment réfléchir. J'acceptai. Peut-être même trop vite. J'aurais sans doute dû lui montrer que j'hésitais. Mais non. En fait non... Je n'hésitais pas.

Kamel...

Nous nous rencontrâmes, il y a onze ans. Dire que je m'en souviens comme si cela était hier serait exagéré. Mais je le revois dans notre local. Fac de Nanterre. Mars 1996. J'étais à l'époque membre de « Nomades urbains », une association qui essayait d'organiser des spectacles au sein de l'université. J'avais 24 ans et j'étais en Maîtrise de Lettres Modernes. J'accrochai immédiatement. Il était venu proposer son aide. Il était beau avec ses cheveux longs, son sourire facile et la douceur de sa voix. Il se dégageait de lui un véritable charme. Et puis pour tout dire, je n'étais jamais sortie avec un arabe et je crois cela m'excitait d'essayer. Je sortais d'une relation merdique avec Luc le président de l'association et je vis quasi instantanément en Kamel la possibilité de passer à autre chose. Il me proposa rapidement de prendre un café. Je ne me posai pas de questions. Sa conversation était agréable. Il était plus âgé que moi, 29 ans. Il venait de Tunisie et était arrivé en France deux ans auparavant pour finir une thèse de Mathématiques. Il vivait à la Cité Universitaire de Nanterre. Dans une chambre pourrie.

Tout alla vite entre nous. Nous nous vîmes tous les jours au local. Nous restions tard à discuter de théâtre, de littérature, de culture, de la vie... Il était très cultivé et très ouvert. Il ne ressemblait pas au cliché que j'avais des hommes maghrébins. Puis nous sortîmes ensemble. Un ou deux cinémas sur Paris. Quelques semaines plus tard, ma grande copine Véro fêtait ses 25 ans dans la baraque de ses parents. Nous bûmes un peu trop. Il m'embrassa dans un couloir mal éclairé alors que la musique était à fond. Ce fut une vraie décharge d'adrélanine. Et c'est à ce moment que je compris que j'étais embarquée dans un délicieux tourbillon. Nous quittâmes la fête rapidement. Il ne voulut pas qu'on aille dans sa chambre de la Cité Universitaire. Moi, je vivais en collocation avec une étudiante anglaise Jenny. Dans un 3 pièces du côté de Montmartre. Ce fut dans ma chambre que nous le fîmes la première fois.

Tant d'espace

Et quelle première fois ! Kamel était un mélange de douceur et de force. Patient et attentionné. Au réveil, j'avais des étoiles plein les yeux !

Les semaines qui suivirent furent sans doute parmi les plus belles de ma vie. Nous étions jeunes, nous avions plein d'espoir pour l'avenir. Surtout nous ne pouvions pas nous passer l'un de l'autre. Je n'avais jamais vécu une relation aussi fusionnelle. Oublié les Luc et autres mecs. C'était Kamel matin, midi et soir. Et même lorsque nous ne pouvions être ensemble, nous passions nos nuits au téléphone. J'aimais nos conversations nocturnes. Elles étaient pleines de vie. Kamel n'essayait pas, comme ce fut le cas pour Luc, de me dominer ou de me rabaisser. Avec lui, je me sentais littéralement sa partenaire, son amie et son amante. Il fut le premier à le dire. Devant la statue de Danton à Odéon. Nous avons rendez-vous pour je ne sais plus quelle raison. Après m'avoir embrassée, il me glissa à l'oreille qu'il m'aimait. Je ne pus que lui répondre que je l'aimais aussi. Mon sourire dut illuminer tout Paris ce soir là. J'avais l'impression de vivre ce que tous les filles rêvent quand elles sont petites : un conte de fées.


Les mois passèrent. Et même si aujourd'hui, je peux analyser que progressivement notre fougue initiale s'atténuait, je crois ne pas en avoir eu conscience sur le moment. Bien que nous ne vivions pas ensemble, nous étions toujours ensemble. Véro nous appelait avec une pointe de jalousie « les tourtereaux ». Il faut dire que Kamel qui n'était pas en France depuis très longtemps n'avait quasiment pas d'amis. Et sa famille vivait de l'autre côté de la Méditerranée. Notre première vraie séparation fut donc quand il dut retourner à Bizerte pendant les fêtes de fin d'année 1996. Pendant quinze jours nous ne nous vîmes pas. Et à l'époque pas d'Internet ou de textos. Avec le recul, je pense que cette petite séparation nous fut bénéfique mais sur le moment elle fut un petit peu dure à vivre. Mais quelles retrouvailles !

Février 1997 alors que nous allions fêter nos «un an», ma colloc m'annonça qu'elle devait partir et rentrer en Angleterre. Ce fut assez naturellement que je proposai à Kamel de reprendre le bail. Je n'avais pas vraiment réfléchi. Mais cela me paraissait tellement évident. Il n'était guère riche et je crois qu'il craignait de ne pas pouvoir joindre les deux bouts. Il hésita. Curieusement cela ne me blessa point. Je lui dis qu'on se démerderait. Et il finit par accepter. Pour la première fois de mon existence je me mis à vivre avec un homme. L'homme que j'aimais.

Les premiers mois de cohabitation furent une découverte. Aucun de nous deux n'avait vécu avec quelqu'un. Globalement cela se passait bien et même si nous commencions à prendre des habitudes, le quotidien était agréable et j'envisageais l'avenir avec optimisme. Et avec Kamel.

L'été 1997 fut sans doute l'un des plus beaux de ma vie. Nous partîmes tous les deux en amoureux dans le sud ouest de la France pendant trois semaines. Une vieille voiture, du camping et des paysages magnifiques. Nous nous entendions à merveille et la passion semblait ne pas s'éteindre. Comment aurais-je pu imaginer que quelques mois plus tard nous allions nous séparer ? Et que la rupture serait aussi violente et douloureuse.

Peut-être avions-nous volontairement éludé nos problèmes et fait les autruches ? Mais avec le recul, il semblait évident que nous allions nous confronter au problème



Tant d'espace

des couples ne venant pas du même milieu social. Les premiers nuages vinrent lorsque mes parents voulurent rencontrer Kamel. Ils savaient que j'avais un petit copain depuis un moment mais je ne leur avais pas présenté. Mon père avait bien tiqué lorsque je lui avais dit par téléphone son prénom mais je n'avais pas relevé. J'avais surtout bien indiqué que Kamel était un étudiant cultivé et un garçon doux et bien éduqué. Mais les préjugés ont la vie dure. Et difficile pour un médecin ayant reçu une éducation bourgeoise de passer outre.

Kamel rencontra mes parents un dimanche d'octobre. Ils nous avaient invités à déjeuner dans notre maison familiale à Versailles là où j'avais passé mon enfance. Quand j'y repense, cela avait été une erreur d'accepter. Et la première rencontre entre Kamel et mes parents auraient dû se faire en terrain «neutre», au restaurant ou dans notre appart. J'avais perçu chez Kamel quelques signes d'angoisse les jours précédents. J'essayai de le rassurer mais rien n'y fit. Il fut toute au long de la journée extrêmement mal à l'aise. Le courant avec mon père ne passa pas et malgré les efforts de ma mère, la journée fut une catastrophe. Kamel repartit blessé et moi très en colère après mon père.

Même si je ne m'en rendis pas immédiatement compte la magie se brisa entre nous ce jour là. Kamel fut blessé et il me reprocha d'avoir arrondi les angles et de ne pas avoir affronté mon père alors que ce dernier avait eu un comportement limite odieux avec lui. Je payais sans doute cette erreur cash. Mais comment faire autrement ? J'avais tellement voulu que cette rencontre se déroulât bien que je n'avais pas pris parti pour mon amant. J'aurais sans doute dû.

À partir de ce dimanche, nos relations se détériorèrent. Et la vie commune devint pesante. Nous nous engueulions presque quotidiennement alors que jamais cela ne nous était arrivé auparavant. Kamel changea. Il devint amer et aigri. Et me reprocha de ne pas l'aimer. Il avait perdu sa douceur. Et je voyais en lui une autre personne qui m'effrayait. J'avais beau essayer d'apaiser sa colère, elle restait présente, latente. Et tout devint difficile.

Nöel 1997.

Kamel partit en Tunisie pour les fêtes. À son retour, je le trouvai distant et nos retrouvailles furent glaciales. Quel contraste avec l'année précédente !

Nous ne passâmes pas le nouvel an ensemble. Il avait refusé d'aller dans une soirée avec mes vieux amis. Et je ne sus pas vraiment ce qu'il fit ce soir là.

Quelques jours plus tard, il se passa ce que je redoutais tant mais qui avec le recul paraissait inévitable. Après une ultime engueulade où Kamel me cracha au visage toute son amertume en m'expliquant que petite bourgeoise je m'étais bien amusée avec lui en voulant m'encanailler avec quelqu'un qui avait des origines modestes, il m'annonça que c'était fini entre nous. Ses mots avaient été très cruels, très injustes et le choc fut violent. Je ne le revis qu'une fois. La semaine suivante lorsqu'il vint récupérer des affaires à lui dans l'appartement et me rendre les clefs. La rencontre fut affreuse. Puis Kamel disparut littéralement de mon existence. Je ne le revis jamais à la Fac.

Tant d'espace

Mes amis me ramassèrent à la petite cuillère. Je passai des semaines à pleurer, à ne plus vouloir voir personne. Puis je remontai la pente.

Un an après notre séparation, je tentai de le joindre. Je pensai que j'étais assez forte pour le revoir. Je voulais sans doute me tester. Pour savoir si j'étais guérie. Mais aussi je ne pouvais pas imaginer que notre relation qui avait été si forte en reste là. Sur ce vide complet. Sidéral. Pendant tout ce temps, il ne m'avait donné aucune nouvelle. Mais je ne retrouvai pas sa trace. Personne ne savait dans mon entourage ce qu'il était devenu. Quelqu'un me dit lors d'une soirée qu'il était reparti en Tunisie. C'était probable. C'est de cette période que je me rendis compte à quel point, je ne connaissais pas grand chose de la vie de Kamel avant notre liaison. Je n'avais jamais rencontré sa famille, ni même un de ses amis. Je l'avais intégré à mon univers mais je n'avais rien connu du sien. Cette révélation fut une sorte de choc et je culpabilisai d'avoir sans doute été aussi égoïste avec lui. Devais-je pour autant m'en vouloir ? Il était trop tard, la douleur s'atténuait et il fallait que j'aile de l'avant.

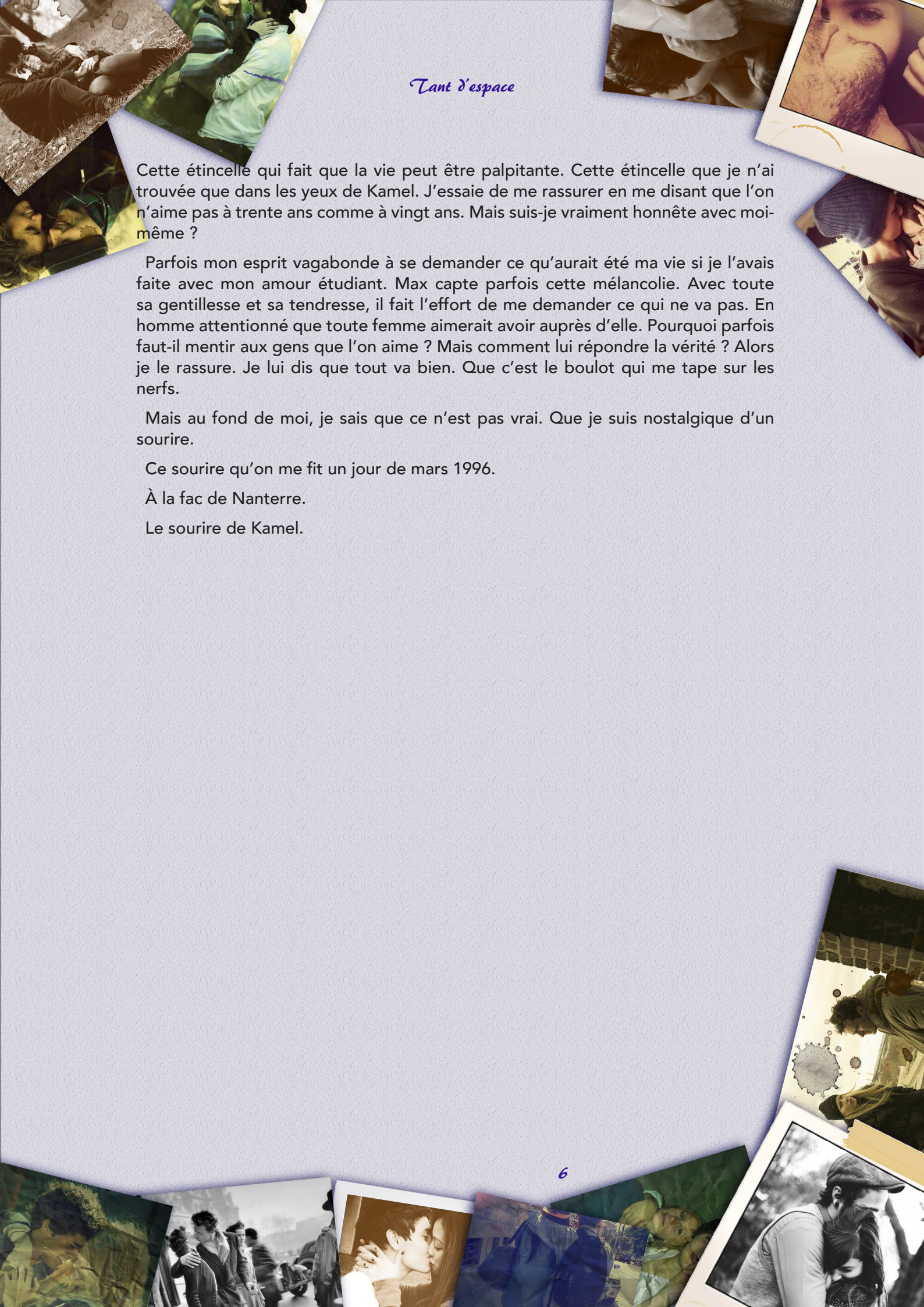
Il me fallut quelques années avant de me remettre complètement de cette histoire. Les mecs qui passèrent dans ma vie n'eurent pas beaucoup de chance. Je ne pouvais m'empêcher de les comparer à Kamel. Le plus souvent inconsciemment. Je ne les trouvais pas à la hauteur. Se succédaient des phases d'enthousiasme douchés par des phases de grande déprime. Je me confiais à Véro. Persuadée que je ne trouverai jamais plus un homme à mon goût.

Puis au moment où je m'y attendais le moins apparut Maxime. Notre rencontre fut banale. Dans une soirée parisienne comme j'en avais vécue des centaines. Une crémaillère. En 2003. Il était charmant. Sûr de lui. Il me séduisit assez facilement. Faut dire que j'avais 31 ans et je commençais à être à l'âge où l'on envisageait à fonder une famille. Il était avocat. Au civil. Moi de mon côté, je galérais. Je n'avais pas réussi les concours pour devenir prof et j'essayais de devenir assistante de direction mais sans y arriver. J'empilais les missions d'intérim sans intérêt. Notre relation débuta doucement. Mais je fus rapidement rassurée par Maxime. C'était quelqu'un de bien. Mes parents l'adoptèrent aisément. Nous nous installâmes et progressivement il fut évident que nous allions fonder une famille. Il en avait envie. Moi aussi. Hugo est né il y a deux ans. En 2005. C'est le plus bel enfant de cette terre ! Je l'aime de tout mon être.

Cet enfant aurait du me rendre heureuse.

Et pourtant... pourtant je ne me sens pas épanouie. Mon travail est horrible. Je n'ai jamais réussi à trouver un boulot qui me plaise. Je crois que je n'aime pas travailler. Mais je ne m'imaginais pas ne pas le faire et devenir mère au foyer. Ma relation avec Maxime s'est installée dans cette routine que tant de couples pensent pouvoir combattre mais qui les rattrape inexorablement. La crèche. Les transports. Les soirées télé. Les week-ends. Les vacances. La fatigue. La passion étiolée. Mais en y eut-il vraiment entre nous ? Maxime est un bon père. Et le savoir à mes côtés pour l'éducation de Hugo me rassure. Et je lui en rends grâce. Sa bienveillance n'a pas d'égale.

Mais je ne peux m'empêcher lorsque j'ai le blues de me demander si Max est vraiment l'homme qu'il me faut. Il lui a toujours manqué ce semblant de fantaisie.



Tant d'espace

Cette étincelle qui fait que la vie peut être palpitante. Cette étincelle que je n'ai trouvée que dans les yeux de Kamel. J'essaie de me rassurer en me disant que l'on n'aime pas à trente ans comme à vingt ans. Mais suis-je vraiment honnête avec moi-même ?

Parfois mon esprit vagabonde à se demander ce qu'aurait été ma vie si je l'avais faite avec mon amour étudiant. Max capte parfois cette mélancolie. Avec toute sa gentillesse et sa tendresse, il fait l'effort de me demander ce qui ne va pas. En homme attentionné que toute femme aimerait avoir auprès d'elle. Pourquoi parfois faut-il mentir aux gens que l'on aime ? Mais comment lui répondre la vérité ? Alors je le rassure. Je lui dis que tout va bien. Que c'est le boulot qui me tape sur les nerfs.

Mais au fond de moi, je sais que ce n'est pas vrai. Que je suis nostalgique d'un sourire.

Ce sourire qu'on me fit un jour de mars 1996.

À la fac de Nanterre.

Le sourire de Kamel.